

THE SUN DIED

Il portait un prénom composé hispano-français peu courant : José-Michel. Mais pour simplifier les choses il n'utilisait couramment que José. Mais à l'école normale d'instituteurs de Bouzaréa où il arriva un jour avec la 'fournée' 1957-1961, il avait un surnom qui claquait comme un coup de fouet : CHAMPS (en prononçant toutes les consonnes finales SVP). Il y a quelques années, je lui ai demandé d'où lui venait ce sobriquet et il me confia que la version bouzaréenne l'avait légèrement déformé car ce surnom lui avait été attribué par son père qui l'appelait 'CHEMS' ('Soleil' en arabe d'Algérie), à cause vraisemblablement de sa face ronde et de la masse des cheveux blonds qui l'auréolaient comme les rayons de l'astre. Pour ce qui suit, nous nous en tiendrons à José pour plus de clarté.

Le père de José est né à Ménerville, un charmant village marquant l'entrée ouest en Kabylie et passa lui aussi par la case Bouzaréa au début des années trente puis exerça quelques années dans l'enseignement avant de s'orienter vers la police, José lui-même a ainsi vu le jour à Sidi Moussa où ses parents étaient à l'époque tous deux instituteurs. Cependant, son père, devenu policier, se vit confier au fil des années des fonctions de plus en plus hautes qui forcèrent la famille à s'installer à Alger, chef-lieu du département à l'époque puis capitale de l'Algérie depuis son indépendance. José fut donc principalement scolarisé à Alger mais vint fréquemment en vacances à Ménerville que sa grand-mère paternelle ne quitta jamais.

En 1957 il fut admis à l'école normale d'instituteurs de Bouzaréa et s'y fit rapidement remarquer par ses camarades du fait de sa personnalité hors du commun. De bonne taille, il était 'baraqué' sans outrance mais d'un gabarit suffisant pour faire hésiter ceux qui auraient tenté de lui manquer de respect ou simplement de lui tenir tête. Le plus étonnant était son visage, presque circulaire et nimbé de cette chevelure blonde qui lui valaient son surnom. Je pense que le trait dont se souviennent le mieux ceux qui l'ont connu était sa gaité quasi-permanente et un large sourire parfois teinté d'un soupçon de férocité, signe qu'il était prêt à exploser et que pour son interlocuteur le temps était venu de ne pas persister. L'auteur de ces lignes a suffisamment connu de filles qui lui en ont parlé qu'il peut en témoigner : elles le trouvaient unanimement séduisant, avec ces yeux clairs et gourmands, sa voix gouailleuse qu'il savait faire tourner au caressant, et cette façon de se mouvoir, toujours rapide, presque brutale et sans l'ombre d'une hésitation. Ajoutons pour que ce portrait soit complet que ses réparties étaient généralement aussi instantanées que ses mouvements et qu'elles faisaient mouche à tous les coups.

Passionné de jazz et particulièrement de batterie, il forma rapidement avec le clarinettiste Jean-Jacques Martimort et quelques autres un petit orchestre qui allait être le premier « orchestre de l'école normale » qui deviendrait les années suivantes l'Original Bidule Band qui de 1960 à mi-1962 se fit rapidement connaître à la radio et la télévision algéroise et assura avec succès quelques concerts de jazz et fêtes de l'École Normale. Cet orchestre fit même un temps un peu d'ombre à celui de Jean-

Christian Michel issu du monde étudiantin et qui régnait alors en maître sur le jazz traditionnel à Alger

José était le batteur attiré de la formation et ne fut que rarement remplacé et toujours à sa demande. Pour être franc, il n'était pas très bon, le savait et s'en foutait royalement. Son principal handicap était l'élasticité de son tempo qui ralentissait ou accélérail allègrement au gré de sa propre sensation du moment. Quant à sa technique, elle se limitait pour les interventions de batterie à taper le plus vite et le plus fort possible sur tous les accessoires de son instrument, avec une fougue et une bonne humeur qui faisait rugir le public d'enthousiasme. Néanmoins, même batteur discutable, ce diable d'homme fut un membre précieux de l'Original Bidule Band puisque c'est par ses relations que l'orchestre se fit connaître à la radio et télévision puis participa à de grandes manifestations musicales comme la mémorable soirée jazz de la salle Pierre Bordes en 1961 présentée par le grand tromboniste Christian Guérin et à laquelle participèrent à peu près toutes les formations algéroises et quelques musiciens venus spécialement de métropole.

Cette faculté de José de sembler connaître tout le gratin dans un tas de domaines était fabuleuse et lorsque je le retrouvai à Paris quarante années après l'exil, il avait renouvelé le miracle et aucune personnalité marquante de la musique, du sport, du cinéma et des media ne lui était étrangère, comme je pus le constater en fréquentant son restaurant de la rue de Ponthieu, à deux pas des Champs Elysées !

Car il s'était lancé dans la restauration, avec – il faut bien le dire – un succès financier mitigé dû au fait que ses copains y étaient toujours invités. Mais quelle ambiance !

Un peu plus tard, il eut aussi la haute main sur le grand restaurant du jardin d'acclimatation de bois de Boulogne fréquenté par tout ce que les magazines people comptaient de célébrités des deux sexes.

Je le retrouvai donc au début du nouveau siècle et si l'on excepte le physique, il n'avait guère changé, toujours aussi imposant... impérial même ! Où qu'il entrât, magasin, bureau, musée ou bar, il tenait aussitôt toute la place... on ne voyait plus que lui.

Entre temps il s'était trouvé un nouveau hobby : la photo. Et feuilleter ses clichés réservait quelques belles surprises. Le bougre photographiait sans préparation, au coup de cœur et sans jamais doubler, un peu à la Cartier-Bresson. ... Moi-même étant passionné de photo, j'étais scié de son talent.

Un dernier trait majeur de sa personnalité : Il ne se confiait jamais et hormis ses collaborateurs directs, personne ne pouvait se vanter de le connaître vraiment.

Pour cause d'occupations professionnelles, (j'étais alors musicien de jazz) je reperdis contact avec lui après le mémorable concert du cinquantenaire de l'Original Bidule Band organisé à Balaruc par Georges Bouanna (un autre géant de la promotion 1957) lors de la réunion annuelle des anciens de Bouzaréa à Balaruc.

Et puis un triste jour de 2018 ou 2019 tomba une nouvelle quasiment incroyable : ce géant qui avait traversé tous les orages avait été vaincu par un stupide accident domestique : il était tombé de son lit et suite à une lésion de plusieurs vertèbres, se retrouvait totalement paralysé.

Durant son hospitalisation, les nouvelles de son état tombèrent au compte-gouttes, principalement grâce à son épouse car lui-même avait bien entendu les plus grands problèmes pour communiquer, que ce soit par message écrit comme en vocal. Néanmoins, durant l'automne 2019, je reçus de lui un texto où il me disait progresser vers son rétablissement (???). Mais le miracle n'eut pas lieu et il tomba en fin d'année dans un profond coma.

Le drame fut joué le 24 février 2020. Son épouse Ana apprit à ses amis stupéfaits que ce diable d'homme qui paraissait indestructible avait quitté ce monde.

Pour beaucoup de ses anciens condisciples de Bouzaréa comme pour tous ceux et toutes celles qui l'avaient côtoyé ne serait-ce que quelques heures, cette nouvelle reste encore difficilement croyable.

Non José ! Tu n'as pas pu être vaincu comme ça. Où que tu sois, si tu lis ces lignes, j'espère que tu ne rentreras pas encore dans une de tes terribles colères en me reprochant d'avoir trahi notre amitié en brossant ce rapide portrait.

Mais une chose reste certaine : Tant qu'il survivra un seul ou une seule de ceux ou celles qui t'ont connu, tu ne seras pas oublié.

Tu es inoubliable.

R. Laven (Arcachon, 19 mars 2020)